

CHAPITRE 6

UN CŒUR FIDÈLE

La demeure de ThuVan était une petite villa ancienne, jumelée, sans étages, comportant trois chambres et une cuisine, le devant flanqué d'une courette. Elle se situait à un angle du carrefour PhanThanhGian et DuyTan, dans le 2^e quartier de Saigon. Elle avait évidemment été dénichée par Me Vo Lang, cousin de Hoang.

Construite il y a plus de vingt ans, son état actuel nécessitait des travaux, Monsieur Tran les fit exécuter.

Bien que la maison fût vieille, ThuVan la trouvait tout à fait neuve. D'ailleurs dans cette demeure, tout lui plaisait. C'était la première fois qu'elle quittait ses parents, la première fois qu'elle devenait propriétaire d'une maisonnette et la première fois qu'elle était «chef» de famille. Elle se sentait dépaysée et avait l'impression que sa vie allait commencer à partir de cet instant.

Une semaine après son installation, elle était engagée comme secrétaire particulière par Me Vo Lang.

On ignorait ce que Hoang avait pu dire à son cousin pour que ce dernier l'embauchât si facilement, bien que sa grossesse fût presque son terme. Elle recevait un émolument confortable qui lui permettait de mener une vie indépendante, aisée et agréable.

Deux mois après, elle accoucha d'un garçon qu'elle appela VanTruong. Il lui ressemblait, alors que VanLong était le portrait craché de son père.

Me Vo Lang lui octroya un mois et demi de congé de maternité. Sa mère, qui était venue pour son accouchement, repartit un mois après pour Mytho emmenant avec elle VanLong, alors âgé de quinze mois.

ThuVan fut obligée de consentir au départ de son premier né. Son travail ne lui permettait pas de s'occuper de ses deux jeunes enfants, bien que Nga fût là.

Peu de temps après le départ de ThuVan de Mytho, l'opinion publique se calma, on l'oublia.

Les Tran continuaient de vivre leur vie tranquille et sereine d'autrefois. Tandis que Madame Tran, ayant pu louer le service d'une autre fille, consacrait son temps à son petit fils.

Le temps s'écoule vite. Cela faisait deux ans que ThuVan s'était établie à Saigon. Elle travaillait pour Me Vo Lang la matinée et l'après-midi. Le midi et le soir, elle se consacrait à son fils, tant et si bien que, occupée toute la journée, elle n'avait plus de temps de s'attrister du départ de son mari.

La vie à Saigon était tout à fait différente de celle de la province. La population était dense, les maisons, les boutiques, les quartiers... en grand nombre se succédaient. Cependant chacun vivait chez soi, personne n'était assez curieux pour s'occuper de la vie privée des autres.

Dans ces conditions, ThuVan avait pu mener une vie tranquille de femme seule ayant des enfants.

Les Saïgonnais ne se liaient pas facilement. Les voisins ne se fréquentaient pas. D'ailleurs, ThuVan n'avait pas envie

de se faire des relations. En dehors de sa compagne de travail chez Me Vo Lang, et de ses voisins immédiats, elle ne recevait presque personne.

Une fois tous les deux mois, sa mère lui amenait VanLong pour que ThuVan profitât de son fils, et que les deux enfants s'attachassent l'un à l'autre.

Son père, souvent, pendant les vacances d'été ou lors des fêtes, venait la voir et restait quelques jours avec elle.

Madame Le Than, la maman de Thy, de temps à autre, lui faisait une visite.

Quant à Le Thanh, le frère de Thy, elle ne l'avait vu qu'une seule fois, il y a des années. C'est qu'à la naissance de VanLong il avait rejoint l'école des officiers à Dalat. Et à la fin de ses études, s'étant immédiatement engagé sur les champs de bataille, il n'avait pas eu l'occasion de revenir à Mytho ou à Saigon.

Le Thanh lui avait toujours témoigné beaucoup d'affection. Il souffrait de voir sa jeune belle-sœur vivre une vie de veuve et assumer, toute seule, la charge des enfants.

Il reprochait à son frère d'avoir manqué à ses devoirs de mari et de père. Et plus il lui en voulait, plus il vouait au communisme, son ennemi juré, une haine implacable. Cette pensée le stimulait sur les champs de bataille où il combattait avec ardeur et bravoure. Là où les communistes semaient des troubles, il se transportait avec ses troupes d'assaut pour régler leur compte.

L'année passée, il avait livré de nombreuses batailles et remporté plusieurs victoires. Ce qui lui avait fait gravir rapidement les échelons de la hiérarchie militaire: de sous-lieutenant au grade de commandant et ensuite au grade de colonel.

Son courage lui faisait mériter l'admiration et les louanges de ses soldats qui l'avaient surnommé le «Napoléon Vietnamien».

Si Thy se passionnait pour «le paradis communiste», son frère Thanh était l'ennemi No 1 des communistes.

Les deux idéologies diamétralement opposées avaient fait éclater la famille. Les membres d'une même famille, ceux dont le même sang coule dans les veines se vouaient une haine irréductible et s'entretuaient. Spectacle pathétique qu'offrait alors le Vietnam.

Des intellectuels qui ne penchaient vers aucun des deux camps politiques, mais étaient découragés par cette situation, cherchaient à quitter le pays. Sous prétexte d'aller poursuivre leurs études ou de se perfectionner dans leur profession, ils gagnaient l'Europe ou les Etats-Unis avec l'intention d'y faire un long séjour.

Hoang était de ceux-là. Cependant, comme il aimait ThuVan, il s'attardait encore et apportait son concours à l'hôpital de Mytho.

Depuis que ThuVan résidait à Saigon, Hoang était son hôte habituel. À peu près deux fois par mois il était chez elle, y passait le dimanche, y prenait ses repas, jouait avec VanTruong.

À présent, tous les deux étaient devenus amis, se tutoyaient, ne se comportaient plus comme des étrangers. Naturellement ils restaient dans les limites raisonnables d'une bonne amitié.

Bien que Hoang ne lui eût jamais fait de déclaration d'amour, ThuVan, à travers son attitude, et toutes les attentions dont il l'entourait, avait pu évaluer et apprécier la profondeur de l'amour qu'il lui portait depuis deux ans.

Grâce à Hoang, elle avait un bon logement. Grâce à lui, elle avait son emploi chez Me Vo Lang. Tout dans cette maison, qu'il s'agît de mobilier, d'articles de ménage, de tableaux, de pots de fleurs etc... qu'il s'agît de n'importe quoi, lui rappelait que Hoang avait prêté son concours et son goût pour l'acquisition, l'aménagement, la décoration de son intérieur.

Il s'occupait de tout, se chargeant même des travaux pénibles que les deux femmes ne pouvaient exécuter.

Bien qu'il ne fût qu'un ami, Hoang s'occupait de ThuVan et prenait soin d'elle comme un mari.

ThuVan savait bien que cette dette de reconnaissance ne pouvait être payée en retour que par l'amour.

Jusqu'ici ThuVan ne savait pas encore si elle aimait ou non Hoang. Mais ce dont elle était certaine c'était que, chaque fois qu'il venait, l'ambiance subitement changeait. Elle devenait plus gaie, plus bavarde, plus enjouée. Les rires fusaient, même VanTruong, quoi qu'il n'eût que deux ans, se réjouissait d'accueillir l'hôte bien connu de la famille.

Bref, il amenait avec lui de la chaleur humaine, de la vie.

* *

Cet après-midi là, après le travail, ThuVan en quittant le bureau de Me Vo Lang vit soudain la voiture de Hoang rangée le long du trottoir. Elle était un peu surprise, habituellement Hoang n'allait à Saigon pour affaires concernant l'hôpital que le 1^{er} et le 15 de chaque mois et ne s'arrêtait chez elle qu'à ces occasions. Or, il était déjà venu la semaine dernière. Elle se dit qu'il venait, non pas pour la voir, mais pour une affaire

personnelle avec son cousin, probablement. Comme elle se dirigeait vers l'autobus, elle entendit une voix qui hurlait:

- ThuVan! ThuVan!

Se retournant, elle vit Hoang qui arrivait rapidement avec sa voiture. Avant qu'elle pût dire quoi que ce fût, son rire et sa voix s'entendaient déjà au loin:

- Je suis venu te chercher, pourquoi pars-tu?

- Je croyais que tu venais voir Me Vo Lang.

- En venant te chercher, je voulais vite passer à son bureau pour lui dire bonjour. Quand je suis sorti de son bureau tu avais disparu! Heureusement que je t'ai rattrapée à temps sinon, j'aurais été obligé d'aller jusque chez toi te prendre.

Il sortit de la voiture, ouvrit la portière à ThuVan. Intriguée, elle demanda:

- Tu veux m'emmener, pourquoi faire?

- Je veux te faire un cadeau, je t'emmène le choisir dans un magasin.

- Juste ciel! Pourquoi m'achètes-tu aussi souvent des cadeaux? Chaque fois que tu viens, tu m'en offres un! Je n'en veux plus, je ne les accepte plus!

Elle s'assit tout en parlant. Hoang ferma la portière, puis après s'être assis à côté d'elle, il lui dit doucement:

- Aujourd'hui je suis venu exprès de Mytho à Saigon dans le seul but de t'offrir un cadeau.

- Comment? Tu quittes l'hôpital, tu fermes ton cabinet de consultation et tu viens ici rien que pour m'acheter un cadeau? Mais ça ne vas pas, non?

La voyant froncer le visage, l'air mécontent, Hoang riait:

- Dans l'année il n'y a que pour ton anniversaire que j'ai l'occasion de prendre un jour de congé.

ThuVan sursauta. C'était bien aujourd'hui son anniversaire. Elle l'avait complètement oublié! Elle travaillait toute la journée, s'occupait de son petit le soir, n'avait pas le temps de penser à elle, si bien que, chaque année, c'était Hoang qui se souvenait pour elle, de son anniversaire!

C'était vraiment drôle!

Voyant sa mine, Hoang riait de bon cœur:

- Tu oublies le jour de ton anniversaire pour ne pas m'inviter à ta fête? Pas vrai?

ThuVan rougissait de honte:

- Tu m'en vois navrée! Je ne me souviens de rien! Chaque année, je n'organise rien pour t'inviter. Et finalement je reçois mon cadeau! Le mieux serait que je n'accepte plus rien!

Hoang accéléra et dit:

- Si tu n'aimes pas les cadeaux, je t'invite alors à un repas français ce soir.

ThuVan allait refuser lorsque Hoang la supplia:

- Je me suis déplacé de si loin et je m'étais fait d'avance une joie de t'inviter à dîner le jour de ton anniversaire. Aurais-tu le cœur de ne pas l'accepter?

- Non! C'est mon anniversaire, laisse-moi t'inviter. C'est plus raisonnable.

- Voyons, tu m'invites toute l'année. Accorde-moi le plaisir de t'inviter une fois. En refusant tu me froisserais!

N'ayant pas entendu de protestation, il comprit qu'elle était consentante. Heureux il dit:

- Je te ramène à la maison pour te changer et voir ton fils. Nous partirons vers vingt heures.

Durant le trajet, Hoang relatait à ThuVan tout ce qui s'était passé à Mytho. Il était dans ses habitudes de passer voir VanLong avant d'aller à Saigon. Ainsi, elle avait toujours des nouvelles fraîches de ses parents, de son fils et des activités de sa province.

En ce temps là, les particuliers n'avaient pas de téléphone, il était réservé exclusivement aux services administratifs. Et c'était Hoang qui assurait la liaison entre les deux familles.

Hoang dit:

- Ton grand fils a trois ans maintenant, il fréquente l'école maternelle. Si tu savais comme sa grand-mère le gâte! Elle l'emmène partout où elle va. J'ai peur que plus tard il ne veuille plus revenir chez sa mère.

ThuVan riait doucement:

- C'est tout à fait naturel qu'il aime sa grand-mère. L'enfant s'attache à la personne qui est toujours près de lui. Par exemple, VanTruong, il aime Nga plus que moi! Parce que je suis absente toute la journée et le soir quand j'arrive à la maison il est déjà au dodo.

Soudain elle soupira.

Ils arrivaient, Hoang gara la voiture le long du trottoir mais ne se pressa pas d'ouvrir la portière. Regardant bien droit dans les yeux de ThuVan, il dit:

- Dieu a accordé à la femme la faveur d'être mère pour qu'elle consacre tout son temps à aimer et à élever ses enfants. Je désire que tu t'arrêtes de travailler et que tu ramènes ici ton fils VanLong.

- Si je ne travaille pas, comment pourrais-je élever mes enfants? Je ne pourrai, tout de même, pas vivre toujours aux dépens de mes parents. Et puis, le jour où ils n'y seront plus, comment ferai-je?

- Je...

Hoang aussitôt riait de bon cœur:

- Bon! Nous reprendrons l'examen de cette question ce soir. En attendant, si tu m'invitais à entrer chez toi?

ThuVan riait, épanouie:

- Tu es comme de la famille, alors cette maison est la tienne. Tu n'as pas besoin que je t'invite pour entrer, non?

Hoang ouvrit la portière à ThuVan et demanda, mi-sérieux, mi-plaisant:

- C'est vrai que tu me considères comme un membre de ta famille? Ou suis-je toujours ton hôte?

ThuVan évitant le regard de Hoang, marchait d'un pas rapide. Il lui emboîtait le pas dans l'attente d'une réponse. Mais Nga et VanTruong accouraient alors qu'ils venaient d'atteindre la cour.

VanTruong se jeta dans les bras de sa mère, tandis que ses yeux futés souriaient à Hoang. Une fois, lâché par sa mère, il courut vers Hoang, lui étreignit la jambe en disant:

- Monsieur! Promenade! Voiture! Voiture!

Chaque fois qu'il venait, Hoang faisait faire à VanTruong et à Nga un tour en voiture. L'enfant en avait pris l'habitude. Et toutes les fois qu'il le voyait, il lui réclamait sa petite promenade.

Hoang souleva VanTruong, l'embrassa plusieurs fois et dit à ThuVan:

- Vas te préparer et te maquiller pendant que je fais un tour avec le petit. Je reviendrai ensuite te prendre.

ThuVan souriait:

- Tu lui cèdes trop. Ce sera de ta faute si plus tard il devient têtu et impossible à éduquer.

Hoang portait VanTruong à la voiture tout en disant:

- On dit que si l'enfant est dépravé c'est la faute de sa mère. Donc ce n'est pas de la mienne.

Il éclata de rire et disparut dans le vrombissement du moteur.

De retour, un moment après, Hoang trouva ThuVan assise dans le salon. Elle portait une robe de soie blanche brodée de quelques fleurs roses. Son chignon, haut enroulé, laissait paraître deux boucles d'oreille en perles. À son cou s'enroulait un collier de perles. Sa mise était simple, sobre; sa taille fine, élancée soulignait l'harmonie de ses lignes et de ses courbes; des lèvres et des joues légèrement colorées de rouge rehaussaient sa distinction et lui conféraient une infinie pureté.

La présence de ThuVan, ce soir, dans ce salon semi-obscur donnait à Hoang l'impression qu'il venait d'entrer dans un monde féérique dont la fée, là, devant lui, était en train de rêvasser... les yeux regardant fixement le mur...

Hoang, debout immobile, sur le seuil, VanTruong sommeillant dans ses bras, retenait sa respiration pour ne pas dissiper son rêve.

Soudain il sentit une douleur fulgurante. ThuVan était en train de regarder attentivement la photo de Thy. C'était cela, elle ne s'était même pas aperçue de sa présence, elle pensait toujours à son mari!

Hélas! Chacun d'eux poursuivait son rêve!

ThuVan aimait toujours Thy, tandis que Hoang ne cessait d'aimer ThuVan!

«L'amour est un cercle vicieux de châtements déroulant des fautes commises dans l'existence antérieure».

Tout à coup Hoang se sentit incommodé comme si un liquide amer reflua de son estomac à sa bouche.

VanTruong, subitement réveillé, appela:

- Maman! Maman!

ThuVan sursauta, se tourna vers la porte et accueillit son fils avec un resplendissant sourire.

Ce sourire doux comme le miel, fit disparaître aussitôt son amertume. Il entra rapidement dans le salon, VanTruong toujours dans ses bras. ThuVan accourut vers son fils:

- Maman!

- Oui, mon amour!

VanTruong d'un bras, entourant le cou de sa mère, de l'autre étreignant celui de Hoang, rapprochait leurs visages. Tous trois riaient confusément.

Hoang s'imagina que ce bonheur doux, intime, chaleureux, n'appartenait qu'à lui, exclusivement. Il était son bien et aucune autre personne n'avait la faveur d'en jouir.

* *

L'hôtel Majestic, situé sur le port de Saigon, sa façade tournée du côté du fleuve, était un immeuble de plusieurs étages. Le premier étage avec terrasse couverte servait de restaurant. Un endroit rêvé et splendide tant au point de vue architectural qu'au point de vue décoratif.

Cet hôtel était considéré comme le plus sélect de Saigon logeant presque uniquement des voyageurs, des touristes européens et américains. Les Vietnamiens le fréquentaient rarement.

Ayant passé de longues années à l'étranger, Hoang n'éprouvait aucun complexe à vivre avec des personnes venant d'autres pays. Aussi chaque fois qu'il venait à Saigon il avait sa chambre dans cet hôtel.

Le restaurant était très couru pour sa très bonne cuisine, assurée par un chef français.

Quand ThuVan et Hoang arrivèrent, il était déjà bondé. Heureusement Hoang avait eu soin de retenir une table près du balcon avec vue splendide sur le fleuve.

Contrairement aux restaurants chinois éclairés «à giorno» animés, bruyants, ici c'était le calme, la discrétion. Chaque table était un endroit réservé, à part. Et la lumière semi-obscur diffusée par les lampes de différentes couleurs suspendues ça et là, rendait le cadre plus poétique, plus intime.

Les Euro-américains sont gais, ouverts. Mais durant les repas ils deviennent calmes, attentifs, observent et respectent les convenances. Ils mangent et parlent doucement juste pour se faire entendre de leurs interlocuteurs.

Les Asiatiques, au contraire, sont en général timides, graves, réservés, peu expansifs. Cependant, quand ils sont à table, ils deviennent bruyants, assourdissants, comme en plein marché.

Deux mondes totalement différents!

Désireux de jouir d'une soirée calme, d'en goûter la saveur poétique auprès ThuVan, Hoang avait choisi cet hôtel renommé.

Il voulait commander du vin, mais ThuVan refusa d'en boire. Alors en riant, il dit:

- Il faut boire du vin pour qu'un repas français soit bon. Parce que le vin excite l'appétit en «titillant» les papilles gustatives de la langue et du palais.

- Nous autres, Vietnamiens, nous n'avons pas besoin de boire du vin au repas. Tu as subi déjà l'influence des Français, pardi!

Cette réponse de ThuVan, enveloppée d'un sourire, était à la fois critique et taquine.

Hoang, grave, s'expliqua:

- Ce n'est pas que je sois devenu européen. Mais tu reconnais avec moi que, les mets asiatiques, en particulier vietnamiens, sont assaisonnés avec beaucoup de condiments piquants tels que piments, poivre etc... qui stimulent l'appétit. Tandis que les plats français qui comportent de matières grasses telles que beurre, crème etc... que de condiments nous dégoûtent très vite s'il n'y a pas l'apport de l'alcool.

- Alors tu m'obliges à boire du vin avec toi?

- Oh, non! Je ne me permettrais pas de t'y obliger. Cependant si tu n'en bois pas, je n'en boirai pas non plus. Car boire du vin, tout seul, d'abord ce n'est guère bon et puis c'est triste, trop triste!

- Bon! Bon! J'en boirai pour te faire plaisir, mais un tout petit peu seulement, n'est-ce pas?

Content, Hoang commanda un bon petit vin léger et un plat qu'il appréciait particulièrement, quand il était encore à Paris, un «chateaubriand» pour ThuVan et pour lui. Prétextant qu'elle ne s'y connaissait pas, en matière de repas français, ThuVan avait confié à Hoang le soin de faire le menu.

Pendant le repas il parla très peu, alors que d'habitude il était gai, spirituel et loquace. Peut-être voulait-il observer la bienséance devant beaucoup d'étrangers présents en ce lieu?

Se pouvait-il que dans ce cadre chic, face à ThuVan plus resplendissante que jamais, Hoang ivre d'admiration, ait oublié toute conversation?

Au moment où le garçon apporta le dessert et le café, il éleva la voix:

- Depuis que tu es venue vivre à Saigon, Mytho est devenu un désert sibérien.

- Qu'est-ce que tu veux dire par là?

- Mytho est actuellement désert, glacial, dépeuplé, comme une ville morte, voilà!

ThuVan ne comprenant toujours pas ce qu'il venait de dire, fronçant les sourcils le regardait. Il dit:

- Au milieu de millions de personnes, s'il en manque une, j'ai l'impression que je suis seul et solitaire que je vis dans un désert triste, glacial.

ThuVan semblait l'avoir compris, elle baissa la tête, silencieuse, ne sachant que penser.

Il reprit tristement:

- Je ne pourrai continuer de vivre cette triste vie plus longtemps. Je quitterai Mytho.

- Où iras-tu?

- Je ne sais pas encore. Cela dépendra de toi.

- Cela dépendra de moi? Comment cela?

Elle écarquillait les yeux d'étonnement, tandis que lui, il la regardait avec des yeux emplis d'amour. Lentement il dit:

- Oui, cela dépend de toi!

Pour la première fois, ThuVan s'émouvait violemment devant un homme. Bien que Hoang n'eût pas la beauté physique de Thy, c'était un intellectuel mûr, expérimenté, plus affable, plus séduisant.

Et ce soir, son regard chaleureux, insistant, passionné, effraya soudain ThuVan dont le cœur battait la chamade, tout comme les jeunes filles à leur premier rendez-vous.

Ce ne fut qu'après un très long moment que ThuVan pût recouvrer sa quiétude et à partir de cette minute, tous les deux se turent.

Hoang avait préparé ce qu'il devrait dire à ThuVan ce soir. Il lui confesserait des choses graves pour sa vie et déterminantes pour son avenir.

ThuVan, les yeux attristés, regardait devant elle, dans le vide, troublée par toutes les marques d'amitié et d'affection qu'il lui avait réservées.

Après le dessert et le café, il l'invita à faire une promenade le long du port avant de rentrer. Elle ne refusa pas.

Ils quittèrent l'hôtel et marchèrent du quai ThuThiem jusqu'au port maritime BachDang.

La nuit, les promeneurs étaient rares. La lune et les étoiles étaient plus claires que la lumière publique.

Le long des berges de la rivière de Saigon, le vent pénétrant chargé d'humidité faisait frissonner ThuVan. La saisissant par les épaules il la demanda doucement:

- As-tu froid? Si oui, je te ramène à la maison.

Elle secoua la tête. Sans se presser, ils marchaient et conversaient très peu. Ils s'arrêtèrent à un jardin public, devant le port militaire. À cette heure il n'y avait plus que quelques

couples d'amoureux qui se murmuraient des propos tendres sous la lune.

Hoang choisit un long banc proche de la berge du fleuve. Devant eux se dressait un saule pleureur dont les feuilles rasaient et balayaient la surface de l'eau.

Ils s'asseyaient côte à côte contemplant, silencieux, le fleuve qui s'écoulait tranquillement devant eux, semblable à un gigantesque miroir qui reflétait, nets et clairs, le ciel avec la lune et les étoiles.

Nuit sublime! Hoang n'avait jamais joui d'un tel bonheur. Aux côtés de cette femme, son âme devenait légère, libre, allègre, tous les tracas de la vie, toutes ses fatigues disparaissaient.

En ce monde il n'avait pas un homme qui, ayant une femme belle et douce comme elle, eût le cœur assez endurci pour la quitter! Vraiment il ne pouvait pas comprendre Thy!

Depuis deux ans qu'il fréquentait assidûment ThuVan, Hoang délicat et subtil, ne lui avait jamais rappelé le départ de Thy. Cependant il était convaincu que celui-ci était parti avec les communistes.

En ce moment, au Sud-Vietnam, les communistes s'infiltraient dans tous les services administratifs et noyautaient la population pour semer des troubles. La société semblait atteinte ainsi d'un cancer qui, chaque jour plus grave, la rongait, la minait pour, finalement, détruire tous les organismes de la nation.

Le cancer est une maladie indomptable.

Et Hoang pensait que son pays atteint du cancer communiste ne pourrait plus être sauvé, bien que les Américains disposassent de toutes les armes modernes. Car si

on ne traite pas la maladie à son début ou si on ne connaît pas la façon de la traiter, un médicament si puissant soit-il, ne pourra juguler ni empêcher la maladie de s'aggraver.

Un Le Thy, attiré par les paroles mielleuses de Ho Chi Minh, avait quitté sa femme fraîchement mariée. Des milliers et des milliers d'autres, comme Le Thy, poursuivaient leur idéal de «paradis communiste».

Hoang, en y pensant, soudain s'inquiéta du grand malheur qui pourrait survenir à sa patrie. S'ils sont victorieux, les vingt millions de Sud-Vietnamiens seront maltraités et le Sud-Vietnam sera un enfer, non le paradis espéré par Le Thy.

- À quoi rêves-tu?

La question de ThuVan l'arrêta dans ses pensées. Il lui répondit sans dissimulation:

- J'étais en train de penser au péril que le communisme peut nous faire courir dans l'avenir.

La réponse de Hoang fit pâlir ThuVan. Heureusement qu'ils n'étaient pas en face l'un de l'autre et que c'était la nuit. Sinon on aurait vu son visage se décolorer.

Brusquement Hoang changea le sujet de conversation:

- Il se peut que je te rencontre cette fois-ci pour la dernière fois. Toute notre vie, nous n'aurons plus l'occasion d'être ensemble.

- Et pourquoi?

Elle avait demandé cela d'un air effaré, Hoang, avec un calme imperturbable, répondit:

- Parce que je vais partir. Je partirai très très loin.

- Mais pourquoi, où t'en iras-tu?

Elle leva sur lui ses jolis yeux emplis de tristesse. Hoang aurait voulu l'embrasser. Mais n'osant pas, il répondit, mélancolique:

- Je veux partir parce que je ne pourrai continuer cette vie à Mytho. Jusqu'où, je ne sais pas encore, cela dépendra de toi. Oui! ThuVan! Cela dépend de toi. Il n'y a que toi, seule, qui puisse me retenir dans ce pays.

Ces déclarations embarrassaient ThuVan qui baissait la tête. Alors, d'une main lui saisissant l'épaule, de l'autre lui relevant la tête et la regardant droit dans les yeux, il lui dit très doucement et très tendrement:

- ThuVan, je t'aime! Ces mots suprêmes je n'avais pas besoin de les prononcer, sûrement tu le savais depuis longtemps. Je voudrais seulement entendre que tu m'aimes aussi, que tu accepterais d'être ma femme?

ThuVan ne répondit pas. Mais dans ses yeux scintillaient des larmes.

Hoang les sécha avec son mouchoir et doucement lui demanda:

- Pourquoi pleures-tu?

- J'a peur que tu t'en ailles... et... si tu t'en vas je serai très triste.

Il riait affectueusement:

- Je resterai toute ma vie auprès de toi pourvu que tu me fasses savoir que tu as besoin de moi, que tu m'aimes et que tu consens à devenir ma femme. Cette réponse me suffira et je viendrai à Saigon vivre avec toi. J'achèterai une autre maison plus grande pour que tu y ramènes VanLong. Tu ne travailleras plus pour consacrer tout ton temps à élever tes enfants qui seront, bien entendu, aussi les miens.

Il promettait... il souhaitait... il espérait...

Cependant ThuVan continuait de pleurer. Hoang demanda:

- Tu ne sembles pas contente de mes projets d'avenir. Qu'est-ce que tu veux, alors? Tu n'as qu'à me le dire. Je t'aime, je ferai tout selon tes désirs.

- Je veux que nous restions toujours amis comme nous l'avons été jusqu'aujourd'hui.

La réponse de ThuVan réduisait sur Hoang l'effet d'une douche froide.

Eberlué. Il la libéra, resta inerte un moment et avec détermination éleva la voix:

- Non! Nous ne pouvons prolonger indéfiniment cette amitié. Je ne pourrai pas continuer cette vie de célibataire, alors que je suis épris de toi. Non! J'ai tranché: ou nous deviendrons mari et femme, ou je partirai très loin de ce pays pour ne plus te voir, ne plus penser à toi.

- Mais j'ai encore un mari, des enfants. Comment pourrais-je me marier avec toi?

- Est-ce vrai que tu as encore un mari? Il y a plus de trois ans qu'il t'a quittée pour les communistes. Peux-tu continuer à aimer un communiste?

Entendant le ton glacial et aigre de Hoang, ThuVan s'apitoya sur son sort, prit sa tête dans ses mains pleura.

- Je te demande pardon. Je n'ai pas voulu te faire de la peine. Pardonne-moi, dit-il.

ThuVan levait sur Hoang ses yeux pleins de larmes:

- Non! Tu n'es pas du tout en faute envers moi. Je pleure parce que je déplore mon sort. J'ai un mari qui est parti avec les communistes, comme tu le sais.

Une fois cette phrase achevée, elle ne pleura plus, sécha ses larmes. Subitement, elle se durcit, prête à accepter toutes les épreuves de la vie.

Hoang suivait, silencieux, tous les changements successifs qu'accusait la figure de ThuVan. Il n'osait plus rien ajouter ou plutôt il n'avait plus rien à dire.

Brusquement ThuVan demanda:

- Tu savais donc que Thy était parti avec les communistes, n'est-ce pas?

En guise de réponse, il fit un signe de la tête.

- Et tu savais aussi que VanTruong était bien le fils de Thy?

Il fit un deuxième signe de la tête.

ThuVan regarda fixement Hoang comme si elle ne croyait pas qu'il lui avait dit la vérité.

Sachant qu'elle n'avait pas foi en sa parole il se leva, alla s'appuyer contre le saule pleureur, se tint face à elle et lentement lui dit:

- Ne sois pas si étonnée. Ayant fait mes études à l'étranger je sais combien les formalités d'émigration sont difficiles et longues. Pour sortir du pays, l'étudiant doit avoir l'assentiment du Ministère de l'Education et les démarches demandent au moins une demi-année. Ne crois pas que si on a de l'argent, on peut partir. Pour moi, l'absence inopinée de Thy à Mytho, que ta famille avait laissé entendre comme un départ à l'étranger, pour faire ses études n'était pas plausible.

- Alors comment savais-tu que VanTruong était bien le fils de Thy? Du moment que tu suspectais Thy d'être parti avec les communistes, tu pouvais aussi bien penser que j'avais des aventures amoureuses avec un autre homme?

À ces paroles, Hoang leva les yeux au ciel et se mit à rire.

Croyant qu'il voulait se moquer d'elle, honteuse elle se leva brusquement, courut vers lui et la voix tremblante dit:

- Oui! Je sais que tu voulais te moquer de moi. Je sais que tu pensais que j'avais eu VanTruong avec un autre homme. Telle était la vérité. Oui! Je suis immorale, dépravée comme chacun à Mytho le savait. Je m'étais donnée à un sauvage... Je suis avec lui... Je...

N'ayant pas l'habitude de mentir et hors d'elle, elle balbutiait des phrases hachées. Puis se rappelant la nuit où elle avait été violée par son mari, ThuVan oppressée par la colère, s'avavançait en zigzaguant les yeux inondés de larmes... Elle allait tomber dans le fleuve. Hoang, effrayé, s'élança pour la rattraper. Il la tira si fort vers lui qu'ils tombèrent tous les deux. Elle se trouva dans les bras de Hoang.

Hoang le releva et s'excusa:

- Je te demande pardon. Tu m'avais posé une question si bizarre, si stupide, que je ne pus m'empêcher de rire. Une femme comme toi, comment pourrai-je suspecter sa vertu? Depuis deux ans que je te fréquente je suis bien placé pour connaître que tu as une conduite droite et sérieuse. Et puis ta figure, il suffit de la regarder pour être édifié que tu n'appartiens pas à cette race d'aventurières assoiffées d'amour. Alors, que tu aies un ou dix autres enfants tu ne m'empêcheras pas de croire qu'ils sont de ton mari. En outre, c'est ta deuxième grossesse qui m'avait convaincu que Thy était bien parti avec les communistes. Parce qu'ils n'y a

qu'eux pour vivre clandestinement et pour disparaître subitement.

Les explications claires et nettes de Hoang étaient un baume versé sur le cœur meurtri de ThuVan, elle se sentait consolée.

Dans cette société il y a au moins, se disait-elle, une personne qui avait constaté qu'elle était fidèle à son mari.

Depuis que Hoang la fréquentait assidûment, elle avait cru, à tort, qu'il la poursuivait ainsi parce qu'il la prenait pour une aventurière. Or, s'il savait que Thy était parti avec les communistes, il savait bien aussi qu'elle était une femme fidèle et sérieuse. Alors pourquoi la fréquentait-il? Pourquoi l'aimait-il toujours encore? Pour quelle raison?

Elle leva les yeux...

Hoang, soudainement desserra ses bras. Ils étaient maintenant face à face. Et pendant que ThuVan était encore préoccupée par ses pensées, brusquement il posa ses lèvres sur les siennes.

Oh, ce baiser que Hoang désirait depuis deux ans, Ce baiser qui devait être le premier de sa vie amoureuse, pourrait être aussi le dernier si la rencontre de cette nuit devait devenir celle de l'adieu.

Hoang ferma les yeux enfin de savourer le bonheur de pouvoir serrer celle qu'il aimait dans ses bras et se délecter pleinement de ce baiser d'amour.

ThuVan ne se défendait pas. Cependant il semblait qu'elle n'osait pas jouir de ce baiser.

La doctrine de Confucius exigeait d'elle la fidélité absolue à son mari, elle interdisait à son cœur de s'émouvoir devant l'amour de cet homme! Alors il fallait qu'elle fût de

bois, de pierre, dépourvue de cœur pour sauvegarder la vertu et la fidélité d'une femme selon la morale instituée.

Hoang ne s'attarda pas longtemps à ce baiser, ayant senti sur les lèvres de ThuVan la froideur de son âme.

Il la libéra et dit d'un air gêné:

- Pardon!

L'état d'âme de ThuVan était étrange!

Par égard pour Hoang, elle l'avait laissé la serrer dans ses bras, baiser ses lèvres. Seulement au fond de son cœur elle semblait mécontente.

Et maintenant, voyant qu'il ne la regardait pas, qu'il paraissait froid et distant, elle s'apitoyait sur elle-même.

Hoang la reconduisait et l'asseyait sur le banc. Il s'asseyait aussi à côté d'elle. Mais entre eux il y avait un intervalle libre. Bien qu'il ne fût que de quelques centimètres, il donnait à ThuVan l'impression d'être incommensurable.

Le sort était ainsi! Par malchance elle avait choisi Thy pour mari. Elle se résignait donc à accepter sa destinée solitaire. Entre elle et Hoang comme entre elle et n'importe quel autre homme, il fallait garder toujours un intervalle libre, tout en sachant pertinemment que cet intervalle ne cesserait de s'élargir chaque jour, la poussant toute seule, vers la mort.

Levant ses yeux sur Hoang, elle dit d'une voix émue:

- Si autrefois je t'avais aimé, je ne serais pas dans cette malheureuse situation. Nous avons joué de malchance. Il est trop tard maintenant. Je dois accepter mon destin.

Hoang la suppliait instamment:

- Voyons! Tu dois y réfléchir. Tu es très jeune. La vie est encore longue. Tu dois penser à ton avenir et à celui de tes

enfants. Ne sacrifie pas ta vie, ni celle de tes enfants, au nom de la moralité.

ThuVan désespérée:

- Cependant comment pourrai-je refaire ma vie? Comment pourrais-je me marier avec toi? Entre Thy et moi l'acte de mariage est encore évident, visible, là. Devant la loi, j'ai toujours un mari. Et puis quand Thy m'a secrètement quittée, je ne l'ai pas déclaré à la police. Car si le gouvernement savait que mon mari était parti avec les communistes, crois-tu qu'il me laisserait vivre tranquille? Pour cette raison, ma famille a été dans l'obligation de répandre la nouvelle que Thy était parti poursuivre ses études à l'étranger. Mieux encore, je suis catholique. Notre mariage a été béni à l'église par le prêtre. Et j'ai au des enfants de Thy. D'ailleurs, vouloir divorcer n'est pas une chose si facile. Sous quel prétexte introduirais-je ma demande en divorce alors que Thy est absent? Tu ne dois pas oublier que je ne peux pas révéler au tribunal le lieu où se trouve actuellement Thy.

Les très justes remarques de ThuVan laissaient Hoang silencieux et désespéré.

C'était la vérité! En effet, la situation de ThuVan ne lui permettait pas de divorcer ni de se marier officiellement avec lui. Dans ces conditions s'ils s'aimaient, ils pourraient vivre en cachette comme les couples d'amants. Quelle ironie du sort!

Alternative navrante! S'ils n'acceptaient pas de vivre maritalement, il faudrait se séparer de façon définitive. Et il devrait aller très loin chercher l'oubli... et il serait certainement malheureux!

L'amour possède une force invisible qu'aucune frontière ne peut entraver, qu'aucun rempart ne peut emprisonner.

La morale et la loi ne pouvaient pas empêcher le cœur d'Hoang de vibrer, de s'émouvoir devant ThuVan, alors pourquoi s'y soumettrait-il?

Non! Il n'avait cure de la morale ou de la loi des hommes! Il n'avait besoin que de son amour.

Alors, avec délicatesse et respect il lui dit:

- Je ne demande qu'une chose : Me confirmer que tu m'aimes. Nous pourrons être mari et femme sans avoir besoin d'être certifiés par la loi. En Europe, en Amérique, les hommes et les femmes vivent maritalement. Ils n'ont pas besoin d'acte de mariage, ni de l'église, ni d'un organisme administratif.

- Mais nous vivons actuellement dans notre pays. La doctrine de Confucius exerçant encore une grosse influence sur notre société, ne nous permettra pas de nous aimer sans y être autorisés par la loi.

Hoang rit doucement:

- Ah oui! La morale! La religion! Ces deux inventions de la société et de la famille pour duper le peuple, pour rendre ceux qui s'aiment dépendants d'elles. Je ne suis pas idiot pour me laisser ligoter par la société. ThuVan! J'espère que tu comprendras ceci: C'est justement la morale et la religion qui t'ont fait du tort, qui ont permis aux habitants de Mytho de te maltraiter, et qui te feront mourir à petit feu dans le veuvage.

- Oui, je le sais.

- Si tu le sais, pourquoi t'obstines-tu alors à garder ta vertu? D'ailleurs la morale de Confucius, datant de vingt-cinq siècles, n'as plus aujourd'hui de valeur. En ce temps là on n'était pas encore dans la voie du progrès. Dans tous les domaines: sciences, politique, littérature, société, il fallait se

conformer à la discipline familiale. Ce qui fait que la doctrine, à cette époque là, était dure, sévère, rigoureuse, insupportable.

Aujourd'hui avec civilisation du monde et les progrès prodigieux de la science, la vie des hommes a changé. La morale et la religion doivent aussi modifier et s'adapter.

ThuVan réfléchit un moment, la tête baissée, puis brusquement la releva et demanda:

- Tu veux que nous vivions maritalement. Mais est-ce que tes parents l'accepteraient?

Sans aucune hésitation Hoang répondit:

- Je te l'ai déjà dit. Je vis pour moi, pour toi. Je ne vis pour personne d'autre.

- Et si Thy revenait, comment pourrions-nous résoudre le problème?

Hoang riait douloureusement:

- Jusqu'à maintenant tu espères voir ton mari revenir? Ne sais-tu pas que si, par illusion, une personne s'engage chez les communistes, elle ne peut plus jamais sortir de ce borbier, de toute sa vie? Et que quiconque veut quitter les rangs communistes sera impitoyablement abattu?

L'assertion de Hoang faisait pâlir ThuVan. Il lui demanda:

- Supposons que Thy arrive à quitter les communistes et revenir, pourras-tu encore l'aimer?

Faiblement elle répondit:

- Je... je ne sais pas.

Il était vrai que ThuVan ne savait pas si elle aimait encore Thy. Mais elle était certaine qu'elle n'osait pas se permettre d'aimer Hoang. La morale et la religion, dont sa

famille l'avait abreuvée depuis sa l'enfance, lui interdisaient d'aimer un autre homme que son mari.

La raison l'empêchait d'aimer Hoang. Or, l'amour faisait vibrer son cœur. Cependant il est bien rare que le cœur et la raison soient à l'unisson. Mais le cœur a des raisons que la raison ignore.

Bien qu'elle n'osât pas, son cœur n'avait-il pas aimé Hoang? Elle ne s'en rendait pas encore compte.

L'heure était très tardive. Il se leva pour l'inviter à rentrer. Mais, sans savoir pourquoi, il se saisit si près d'elle qu'elle entendit sa respiration s'accélérer:

- ThuVan! Dis-moi la vérité: M'aimes-tu? Si tu m'aimais, mais si tu n'osais pas contrevenir à la morale et à la religion, je t'emmènerais très loin d'ici. À l'étranger personne ne s'opposerait à notre amour. Nous nous aimerions, comme nous l'entendons, parfaitement. Nous construirions notre bonheur. Dis-le! Quand je saurai que tu m'aimes, je vaincrai tous les obstacles en ce monde, pour que notre amour soit entier.

Hoang lui avait soumis tant de propositions. C'est à elle qu'il appartenait à présent de prendre une décision. Elle devait se décider.

Une seule parole d'elle changerait sa destinée.

Hébétée, elle regardait le fleuve, devant elle couler silencieusement. La brume de la nuit avancée tombait couche par couche...

On ne pouvait plus rien voir hormis le brouillard sombre qui masquait la surface de l'eau.

Son avenir serait-il aussi obscur que l'était ce fleuve?

Soudain elle sentit son cœur vide, froid et mélancolique. En même temps elle comprit qu'elle n'aimait pas encore Hoang.

L'image de ses deux enfants apparaissait...

Un VanLong potelé, dodu, aimable... Un VanTruong beau, mignon, gentil... et faisait battre précipitamment son cœur.

Et elle s'apercevait aussi qu'elle n'avait pas cessé d'aimer son mari.

La cruauté de l'amour faisait que chacun d'eux poursuivait une chimère.

Elle n'avait plus besoin de décider. Sa voie était déjà toute tracée par son destin.

ThuVan posa son regard sur Hoang, un regard de repentir, de regrets...

Dans ses yeux, Hoang lit la rupture. Il baissa la tête pour dissimuler son désespoir. Il resta encore un moment assis, puis se leva:

- Il est déjà tard. Tu me permets de te reconduire chez toi?

ThuVan se leva et marcha en pressant le pas.

Ils revinrent à l'hôtel récupérer la voiture. Longtemps ils ne s'adressèrent pas la parole. Ce ne fut qu'au moment où la voiture s'arrêta devant la maison de ThuVan que Hoang dit:

- Je te remercie de m'avoir consacré cette soirée.

À peine avait-il terminé sa phrase qu'il se hâta de sortir pour lui ouvrir la portière.

ThuVan, chavirée, ne savait pas ce qu'il fallait dire.

Il passa devant elle, alla ouvrir la porte d'entrée et dit calmement:

- Je te souhaite beaucoup de chance. Dors bien cette nuit.

Sans attendre qu'elle ait répondu à ses souhaits, il rejoignit vivement sa voiture, et partit.

D'un pas régulier, ThuVan marchait vers la maison comme un automate! Tout à l'heure elle n'aimait pas encore Hoang. Cependant, alors qu'il venait de partir, il lui semblait qu'elle n'avait plus son âme; il lui semblait qu'il l'avait emporté avec lui.

* * *